

**Laurent Chabin, *Écran total*, roman, Éditions Triptyque,
Montréal, 2006, 104 pages**

Antonio D'Alfonso

Number 137, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41083ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

D'Alfonso, A. (2007). Review of [Laurent Chabin, *Écran total*, roman, Éditions Triptyque, Montréal, 2006, 104 pages]. *Liaison*, (137), 68–68.

Écran total

ANTONIO D'ALFONSO

ÉCRAN TOTAL N'EST PAS UN ROMAN POUR ENFANTS. J'ai pris plus d'un mois à lire ce court texte noir, noir, noir, d'à peine 100 pages. Pourquoi? Ce roman-grenade risquait à tout moment d'éclater dans mes mains. Le lecteur à la recherche de sentiments mièvres courra se cacher après avoir traversé ce long voyage au bout de l'enfer.

Laurent Chabin présente ici une société occidentale qui agit comme le bourreau qu'elle cherche à éliminer. Son personnage, un certain monsieur Laurent, vit à Calgary. Parle-t-il de lui-même? Sans aucun doute. Ce détail autobiographique n'enlève rien, par contre, à l'horreur que l'auteur expose à la première personne, puisque la première personne qui parle ici est plus que l'auteur. C'est le lecteur. C'est tout l'Occident.

Chabin décrit un moment atroce dans la vie de son protagoniste Laurent, à l'instant même où il perd le sens de son identité. Ce faisant, Chabin décrit aussi l'effondrement de monsieur et madame Tout-le-monde. En d'autres mots, je deviens fou, mais toi également ainsi que ton voisin, ta cousine... Personne n'en sort indemne. Cette traversée du miroir des images laisse dans notre esprit un trou gros comme la guerre.

Par le biais du monologue — il n'y a pas de vrais dialogues entre interlocuteurs ni d'histoire à proprement parler — Laurent Chabin transcrit à la première personne une longue suite d'états d'âme qu'éprouve le personnage. Ce simple citoyen cloué à son siège devient dès lors la proie des images qu'il regarde innocemment. Aucun repos n'est plus possible en lisant ce roman. Le lecteur nerveux bouge, cligne des yeux, jette le livre contre sa télévision.

Mais on y revient à ce roman si provocateur et on tourne une page après l'autre, et ce, en dépit de l'absence de suspense ou d'intrigue. Rien ne se passe, et pourtant nous regardons le monde, notre propre monde, s'effondrer de l'intérieur. Cet éclatement de l'intérieur ne nous laisse pas indifférents.

Nous assistons à une mise en scène littéraire d'une idée philosophique, car *Écran total* est en quelque sorte un roman à thèse. Chabin fonde son roman sur une hypothèse dont il tentera ensuite de démontrer la véracité. De quelle hypothèse s'agit-il? Selon Chabin, le spectacle des images est désormais plus vrai que la réalité que ces images représentent.

On présente un protagoniste Laurent, qui regarde la télévision. À la télé, il voit des nouvelles, des sports, des images violentes. Chabin développe à partir de ce corpus une théorie sur ce qui est en train de se passer cette journée-là dans une partie du monde. Selon lui, chaque image appelle un drame.

Cette théorie du spectacle est fortement influencée par la philosophie de Guy Debord (dans *La Société du spectacle*) qui a déjà été traitée dans un autre livre, celui de Patrick Straram, *Les bouteilles se couchent*. Dans le roman de Chabin, Debord se nomme docteur Brodsky et il commente le processus de désintégration de l'être occidental. Tout cela se déroule devant

la télé, à la télé, à l'extérieur de la télé, pour venir s'infiltrer dans la tête du protagoniste.

Inondé par les images télévisuelles violentes, exposé à des horreurs qui se déroulent loin de sa maison de banlieue, Laurent se rend compte qu'il n'a plus du tout d'emprise sur sa propre réalité.

Toute image peut être un rêve, ou pire, un cauchemar. Laurent a beau vouloir s'insurger contre la violence, il est projeté dans la tête d'un psychopathe qui perpétue un malheur général. De simple téléspectateur, Laurent se transforme en meurtrier. Les images qu'il voit déclenchent la métamorphose: le monde décrit disparaît de plus en plus dans le virtuel. Laurent devient la réalité même dépeinte par les images. Soudainement, il est un soldat en Afrique, qui viole et massacre les pauvres gens de pays lointains.

Et puis, voilà, par une transposition métaphorique, chaque téléspectateur imaginé se change, lui aussi, en complice impuissant et insensible de cette monstruosité planétaire. Chaque reportage est une porte vers le terrifiant. Il n'y a plus de témoin, chacun de nous est responsable du spectacle horripant qui est devenue notre réalité contemporaine.

Dans sa postface, Catherine Mavrikakis décrit comment Laurent Chabin met en place «une esthétique de l'apocalypse». Est-ce un hasard si le roman se termine par cette image terrible de Marlon Brandon chauve dans le film *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola?

Plus que le monde, l'image devient la seule réalité que connaît le protagoniste de *Écran total*. La prise de conscience de ce fait est troublante. Chaque phrase lue est en quelque sorte plus que l'autobiographie de Laurent Chabin, c'est aussi l'autobiographie du lecteur, de moi, de toi. Mon absence me condamne à être l'auteur des pires atrocités. Je suis le vrai criminel, c'est moi qui suis en train de détruire ce monde. Simple téléspectateur assis dans mon sofa, je suis responsable de l'horreur qui nous entoure.

Quelle lecture! Quelle expérience littéraire! Et ce roman est entièrement écrit dans un seul souffle. Je me demande comment Laurent Chabin a pu dormir pendant l'écriture de cet exploit littéraire. Je terminerai en citant une autre phrase de Catherine Mavrikakis: «*Écran total* propose une éthique de l'attentat perpétré contre le lecteur». Et une vraie condamnation du monde occidental.

Laurent Chabin vient de nous livrer un *J'accuse*, déchirant, magistral! ■

Laurent Chabin, *Écran total*, roman, Éditions Triptyque, Montréal, 2006, 104 pages.

Antonio D'Alfonso est éditeur depuis 28 ans. Il a fondé Guernica en 1978. Il est aussi écrivain depuis 1973. Son dernier livre Un vendredi du mois d'août, publié aux Éditions du Noroît en 2004, a été primé au Prix Trillium.